

Ne passez pas  
à côté d'une  
belle surprise

# Cali

*Seuls les enfants  
savent aimer*

Cali fait le récit d'un monde à hauteur d'enfant, où les évidences volent en éclats, où la gravité et la souffrance font place à la douceur et à la légèreté de l'âge tendre. Une lumineuse révélation littéraire.

Roman

Cali

Seuls  
les enfants  
savent aimer



cherche  
midi



RÉCIT

# LA GUERRE INTÉRIEURE

PAR DOROTHÉE WERNER

Comment s'extirper de la nuit ? Comment continuer la vie, les enfants et la lessive, quand on a perdu son grand amour ? Caroline Poiron était la compagne de Gilles Jacquier, grand reporter de guerre à France 2. Cet « homme au cœur bon » est mort à 43 ans en reportage à Homs, en Syrie, en janvier 2012. Ses jumelles avaient 1 et demi. Photographe baroudeuse, Caroline était à ses

côtés, lorsqu'il a été tué dans une attaque. Six ans après, elle raconte une autre guerre, livrée cette fois contre elle-même, pour ne pas sombrer totalement. Son choc post-traumatique l'a rattrapée, en 2015, à Paris : le soir des attentats contre le Bataclan, le bruit des kalachnikovs résonne jusque dans son salon, tandis que les enfants dorment. Scène surréaliste. Le cauchemar se réveille, elle sombre. C'est grave. Direction l'hôpital psychiatrique. À mi-chemin entre le journal intime et l'œuvre littéraire, c'est un récit parfois suffoquant, entre descente aux enfers et résilience par l'écriture. « Je suis Jeanne », cette phrase scande ce texte nerveux. C'était son pseudo de journaliste, et le nom de sa grand-mère : « Jeanne est mon patronyme de souffrance, le nom obligé de ma crise. Je suis Jeanne parce que Caroline était une femme heureuse. » La chute est profonde, le ressac puissant, mais Caroline Poiron ne rompt pas. Le jour vient où ses filles lui demandent de trouver « un deuxième papa ». Une autre phrase rythme la dernière partie du livre, comme le blason d'un rivage regagné brasse après brasse : « Je suis Caroline. »

« JE SUIS JEANNE », de Caroline Poiron (Équateurs).

COMMENT FAIRE LIRE UN ADO ?

## SUR UN SUJET FORT ET SENSIBLE

GALLIMARD A LA BONNE IDÉE DE REMETTRE EN AVANT CE ROMAN SUR LES VIOLENCES CONJUGALES ET FAMILIALES. PARFAIT POUR OUVRIR LE DIALOGUE. PAR SANDRINE MARIETTE

1980, Portland, Oregon. Jewel Fairhope n'a que 7 ans, lorsque sa mère, océanographe, demande à être internée. « Oh ! Là, j'ai vraiment, vraiment peur », se dit cette petite fille battue, insultée, depuis deux ans par son père. Mais ce ne sont pas les coups de pied dans les fesses ni les paroles haineuses, « petite saloperie », « gueule de Judas », « chienne de ta mère », qu'elle craint le plus, non, ce qu'elle redoute, c'est qu'il lève la main, une seule fois, sur sa sœur âgée de 5 ans. Esther est la seule dont les éclats de rire bravent encore les heures sombres.

Grace, la mère, ne reviendra plus qu'épisodiquement de l'hôpital psychiatrique. La chimie l'apaise, mais ne dissout pas la honte d'être une femme battue. Pourquoi ne dénonce-t-elle pas le tyran qui lui a brisé les côtes, craché à la figure et qui l'a violée ? En posant les voix de Grace et de Jewel en parallèle sur huit années, Jean-François Chabas sonde les rouages de la violence conjugale et familiale. Lorsque, seule du haut de ses 7 ans, Jewel s'aperçoit que le monstre « ne dit des gros mots que quand il est à la maison. Pareil pour les coups », elle se met à tout anticiper pour tenter de se protéger et sauver sa sœur. On est ébloui par cette gamine fragile, abîmée, qui dit non à l'infamie. Sorti en 2016, ce roman inspire et donne la force de se construire en dépit des déchirures. ■

« L'ARBRE ET LE FRUIT », de Jean-François Chabas (Scripto/Gallimard, 126 p.). Dès 13 ans.

